

La violence de certains mots pourrait blesser les spectateurs

Un texte inédit de Marie-Ève Bourassa – *Prose Vodka*

Le boulevard Décarie est la chose la plus triste au monde. Ce sont les derniers mots qu'elle m'a adressés. J'y repense chaque fois que j'emprunte cette artère poussiéreuse en été, grise en hiver, truffée de nids de poule au printemps.

Elle avait soufflé l'affirmation en levant les yeux sur la marquise du Théâtre Snowdon. Le bouchon de circulation débordait jusque sur la voie de desserte, trente minutes pour parcourir trois coins de rue, ce qui nous offrait l'occasion d'admirer à loisir l'ancien cinéma couvert de graffitis, dont les portes et les fenêtres étaient barricadées. Il y avait d'abord eu le changement de vocation, l'abandon, puis l'incendie. Suivrait l'oubli, celui qui était déjà amorcé depuis des lunes, mais qui, cette fois, serait définitif. Malheureux dernier spectacle pour l'édifice Art déco dont la modernité et le luxe, à une autre époque, avaient pourtant fort impressionné. À l'image des étoiles qui avaient brillé sur son grand écran, le lustre du Snowdon s'était lui aussi étiolé, jusqu'à ne plus produire de lumière du tout. Banale, sa mort n'avait rien de celles qui animent et font bouillir le cœur des spectateurs, dans les films.

J'avais risqué un coup d'œil vers elle : repliée sur son siège, renfrognée, son souffle plus froid que le mistral. Privées de scénariste pour en arrondir les coins, nos fins sont toujours plus cruelles que celles imaginées par Hollywood; celle de notre amour était aussi irisée que les vues en noir et blanc.

À mon libre arbitre, j'aurais préféré qu'on m'écrive une scène à la hauteur de ma compagne, qui méritait, somme toute, mieux qu'un vulgaire moi. Être décemment dirigé, j'aurais peut-être pu m'ériger à la hauteur d'un Spencer Tracy, Cary Grant ou James Stewart, lui offrir une rupture digne de Katarina ou Audrey Hepburn. Du sentiment à profusion, des mots judicieusement choisis et de grandes envolées musicales – de quoi faire pleurer la foule pendant le déroulement du générique.

EXT. BOULEVARD DÉCARIE / TOYOTA 2011 – JOUR.

Ils sortent de la voiture, la plantant au milieu de la route congestionnée, faisant fi des klaxons, des injures. Décidés à faire de cet instant ultime quelque chose qui leur ressemble, le reste du monde cesse d'exister. Ils s'engouffrent dans le cinéma abandonné, aussi fébriles que tristes : leur malheur a déjà quelque chose d'éblouissant; leur désespoir est source d'envie.

Gloussant comme des ados qui s'apprêtent à goûter aux joies de la désobéissance, ils s'enfoncent ainsi dans l'édifice désaffecté qui sent toujours la fumée, la moisissure et les rêves estropiés. Devant leurs yeux, le Théâtre Snowdon reprend vie, imitant le château de la Bête, celui de Jean Cocteau. À leur suite, un puissant vent frais s'introduit dans la salle principale, nettoyant sur son passage l'air épais et empoussiéré, permettant aux couleurs de renaître çà et là, comme les plantes animées d'un jardin magique. Le grand escalier retrouve son lustre d'antan et, sur les murs, la peinture écaillée prend des allures de tapisserie mille fleurs. Se taisent alors les klaxons assourdissants des voitures, transformés en cuivres. C'est la trompette de Louis Armstrong, la voix d'Ella Fitzgerald – *The tables are empty, the dance floor's deserted* – et les amoureux fatigués font un pied de nez au destin et s'enlacent, comme s'ils étaient encore une possibilité. *You play the same love song, it's the 10th time you've heard it*, et ils dansent ainsi, peut-être sans technique, sans complet et sans robe, sans plus d'étoile dans les yeux et rien qu'un restant de tison dans le cœur, mais, grâce à la magie du septième art, ils le font pourtant aussi élégamment que Ginger et Fred.

Et quand le jour s'épuise, et que l'orchestre fantôme redevient chimère, ils s'avancent jusqu'au bar, pour un dernier verre. Devant la grande baie vitrée, ils lèvent les deux coupes à cocktail Marie-Antoinette qui s'entrechoquent en tintant. Derrière, le soleil se couche enfin, enflammant le ciel et remplissant le calice d'un nectar rose, une couleur douce, mais vibrante comme un bouquet de dahlias. Au diable les artifices : à l'image de la vodka Prose dont les effluves leur monte à la tête, leur discours est authentique et vrai, libéré de ces répliques mensongères qui alourdissent le quotidien. Ils portent tous les deux le buvant à leurs lèvres, se saoulent de crépuscule, un alliage aussi enivrant, aussi éphémère que l'amour. Un délicieux dosage d'acidité et d'amertume. Une fois la mixture bue jusqu'à la lie, les rumeurs de la réalité reprennent tranquillement du service, l'enchantement est brisé, le carrosse redevient citrouille et les anciens amants retournent se détester sur le banc de la Toyota 2011.

— Arrête-toi ici, je vais descendre.

J'avais mollement tenté de la retenir, insisté pour la déposer chez elle. Elle avait rétorqué d'une voix tranchante que ce n'était vraiment, mais vraiment pas nécessaire. Et, juste avant de refermer la portière, elle avait remaudité cette rue qui fut, à une autre époque, la Strip de Montréal. Je l'avais ainsi regardée sortir de ma vie avec un mélange de regret et de soulagement, ni aigre, ni triste, mais quelque chose de bien pire encore : presque indifférent. Notre film ne convenait pas à tous les publics. PG-13 : la violence de certains mots pourrait blesser les spectateurs – *je ne t'aime plus*.

Oui, nos fins manquent cruellement de direction artistique, et la nôtre s'est avérée être à l'image de son décor. Le boulevard Décarie est la chose la plus triste du monde.